

Vacances cévenoles

Il y a des années comme ça où rien ne va.

J'avais un collègue au langage fleuri qui disait toujours : « *quand ça merde au départ, ça merde jusqu'au bout* ».

Et en effet, cette année-là, toutes les routes des petits et des gros ennuis, et des contrariétés, nous ont amenés au carrefour... de la bourse plate.

Un rappel d'impôts, un trop-perçu à rembourser à la CAF, et des travaux plus chers que prévu avec des factures tellement inattendues, bref que du débit sur les comptes, que du rouge...

C'est la fin du printemps, on pense été, on pense vacances, et puis se raisonnant, on se dit qu'il faudra cesser d'y penser, que ça ne sera pas à l'ordre du jour, finances obligent.

Mais on se dit malgré tout, au fond de nous, tout au fond, qu'une petite intervention de la providence pourrait tout arranger ? On garde l'espoir.

Et puis ce coup de fil miraculeux est arrivé, d'une cousine cévenole d'adoption, Mireille originaire du Nord qui gérait une ferme et quelques 90 hectares non loin de Nîmes.

Son atterrissage là-bas, on ne l'avait pas bien compris tout de suite jusqu'à ce mariage improbable.

C'était une vraie parisienne, à l'accent un peu « hôtel du Nord », secrétaire dans une grosse boîte où elle gagnait bien sa vie. Elle logeait à Paris dans un appartement coquet, inséparable de sa maman ; elle était célibataire.

Sa maman, Simone, divorcée à une époque où ça se faisait moins, le vivait mal.

Fidèles lectrices du Pèlerin, notre cousine et sa maman regardaient souvent, d'un œil faussement distrait, les annonces dites matrimoniales.

Elles n'étaient pas accros mais quand même, motivées, et chaque numéro était scruté avec une certaine attention. Et puis il y avait ce signe qui ne trompe pas, on ne jetait pas les anciens numéros tout de suite !

Un jour une annonce attira leur curiosité. Elles n'en ont jamais révélé le contenu précis, jamais.

On a simplement appris qu'il s'agissait d'un monsieur seul, un « vieux garçon », propriétaire de terres agricoles et éleveur de chèvres à ses heures.

Elles échangèrent par courrier d'abord, à plusieurs reprises, et puis par téléphone pour fixer enfin une date de rencontre là-bas, dans le sud.

Et voilà la cousine et sa maman dans le train, parce qu'elles ne se quittaient quasiment jamais...

On ne sait pas bien par quoi et comment elles avaient été séduites, si... si... elles, avec un « s ».

Elles s'adressaient à un monde tellement différent et éloigné du leur.

D'autant plus que Mireille, en dilettante, se faisait danseuse de flamenco. Elle s'était prise au jeu de la musique au rythme syncopé et des applaudissements flatteurs jusqu'à devenir semi-professionnelle ?

Et c'est la photo de ce personnage original et surprenant qu'elle avait envoyée à Antonin, une espèce de clone de Fernand Raynaud, via le Pèlerin, « ça eut payé » !

Et lui, le cœur de granit des Causses imperméable aux sentiments mais abonné au Pèlerin, lui aussi, avait manifestement craqué sur la photo, on dirait aujourd'hui qu'il avait fantasmé ou flashé ! Il avait craqué mais prudemment, avec cette méfiance du terroir parce qu'il n'avait pas l'habitude des intrusions dans sa vie ni dans ses sentiments et moins encore dans ses comptes.

On n'était pas là aux premiers rendez-vous mais on peut imaginer qu'autour de la table recouverte d'une toile cirée décorée de pots d'étain s'est scellé très vite un « marché » comme on le fait sans ambages à la campagne, à la limite du « tope-là », Mireille et Antonin n'ayant plus de temps à perdre.

Mireille avait bien intégré l'envie de changer de vie...

Et Antonin avait besoin de compagnie... et d'aide sur ses 90 hectares !

Et puis si *Maman* restait là, que fallait-il de plus ?

Le mariage eut lieu au premier été, à la ferme, dans les Cévennes, région où une partie de la famille prenait régulièrement ses vacances...

Elle était exubérante, lui un peu coincé, mais ils avaient l'air tellement heureux.

Et si le Pèlerin n'avait fait que provoquer comme un coup de foudre qui en aura étonné plus d'un.

Ce mariage d'amour et de raison est resté dans toutes les mémoires familiales comme un bon moment, une belle fête de famille. Et le couple est resté formidablement soudé toujours sous le regard bienveillant de Simone.

Mais alors, et ce coup de fil ?

Mireille au courant de notre situation et disposant de logements libres, nous appela pour nous proposer d'y passer nos vacances. Quel soulagement pour nous, et pour les deux petits que nous avons alors.

Derrière la maison dite « la ferme », Antonin avait acheté ce qu'il nommait son village : un ensemble de constructions enchevêtrées aux murs de grosses pierres grises, 99 pièces ! Et c'est là que nous allions habiter... 99 pièces dans le sud ça doit faire ? Plus ou moins... ?

C'est Simone qui nous accueillit sur le domaine, délaissant pour un temps ses petits fromages de chèvre. D'un bon pas elle nous mena à notre future adresse de vacances.

Mireille donnait un dernier coup de balai à notre futur petit nid, et l'épais nuage de poussière qu'elle soulevait masquait l'escalier de l'entrée ! Elle délaissa son ouvrage pour nous souhaiter chaleureusement la bienvenue.

C'était, comment dire, résolument spartiate... non pas que nous manquions de place, mais plutôt de notre confort habituel qui, déjà, n'avait rien de luxueux.

Au commencement il y avait la clé d'entrée, « moyenâgeuse », en fer bien forgé, 30 cm de long au moins, et sa serrure assortie qui faisait des gros « *sclontche* ».

Le séjour, normal, sombre avec sa toute petite fenêtre, une armoire, des chaises et une table, un vieux petit frigo et un grand évier en pierre bleue. Au sol des grandes dalles comme seules nos cathédrales en ont encore ! De la vaisselle et des couverts dépareillés pour 5 ou 6 et une seule prise, suffisante, les petits appareils électriques étant totalement absents – il y en avait plus dans nos valises que là. Mireille avait promis de faire nos lessives.

Deux grandes chambres au sol inégal recouvert de balatum craquelé, et des lits si haut qu'il fallait aider nos enfants qui s'enfonçaient dans les matelas mous.

Pas de salle de bains, le grand évier du séjour suffirait, mais des toilettes... des quatre pièces c'était la plus grande, probablement cinq mètres sur cinq au milieu desquels trônait un water chimique de camping. En entrant il fallait prendre garde à la forêt de rubans attrape-mouches qui garnissait le plafond. On s'est débattus en y laissant quelques cheveux.

Nous étions en hauteur et l'évacuation de l'évier traversait le mur épais pour se jeter dans l'allée en contrebas. Alors on a réinventé la douche. On remplissait l'évier, et le bouchait tant bien que mal pendant que le candidat à la douche se rendait sous la sortie d'eau. Quand il était prêt il hurlait et on faisait un premier lâcher d'eau pour le savonnage puis un deuxième pour le rinçage. Au suivant ! comme on disait aux bains-douches.

Mais c'était trop violent pour les enfants qu'on baignait dans l'évier, comme au bon vieux temps.

Le balatum de notre chambre était vieux, sec et tout craquelé, nos pas n'étaient jamais discrets.

Au début d'une nuit, dans un demi-sommeil, nous avons entendu des petits pas sur le balatum... c'était un scorpion languedocien qui, dans la panique tartarinesque, a péri, estourbi sous ma lourde babouche de cuir épais.

Ursula n'avait rien entendu. C'était notre chienne, un adorable teckel à poil court recueilli l'hiver précédent, en février, dans la neige, sur les marches du bureau à Roubaix. Malgré des recherches approfondies, son maître n'avait jamais été retrouvé.

Adorable mais avec un caractère très dominateur, elle menait les deux grands bergers de la ferme avec beaucoup d'autorité, d'ailleurs il n'était pas question qu'ils touchent la gamelle avant elle.

Elle les a entraînés dans ses aventures comme lorsqu'ils ont décidé, tous les trois, de s'attaquer au poulailler du voisin, un Néerlandais qui a chassé le trio, et qu'on a dû supplier de ranger le fusil !

Des scorpions et des serpents, il y en a partout dans le Gard. On rencontre même des vipères aspic...

Après la sieste des enfants on se dépêchait de filer en balade ou au bord de la rivière.

Mireille, en mal de papotages, nous guettait et se campait appuyée sur l'escalier de notre entrée comme pour nous barrer le passage.

Elle s'appuyait toujours sur la même marche strictement au même endroit, là où j'ai un jour déposé un serpent mort ! Blague, qu'elle n'a appréciée que moyennement parce qu'elle avait réellement eu très peur.

Après elle s'est faite moins présente, mais pour préserver nos après-midis, avec les enfants nous sortions par l'arrière de notre logement, là où on se douchait.

On ne s'est pas évités tout le temps, bien au contraire, on a passé de belles matinées et de longues soirées ensemble – sans télévision, même si un poste « vintage » trônait dans le séjour de la ferme.

Mireille, Antonin et Simone vivaient presque en autarcie, ils achetaient le pain, un peu de viande, mais produisaient pratiquement tout le reste, vin compris.

On a cueilli les cerises et les abricots ensemble, sous le cagnard mais en racontant des anecdotes de familles et beaucoup de souvenirs, Mireille était intarissable. Antonin préférait souvent s'occuper ailleurs, dans les 90 hectares...

Justement, un jour qu'Antonin était occupé ailleurs, nous sommes allés soigner les chèvres.

On a senti de l'agitation dans l'enclos... en fait Nestor le bouc était quasiment amoureux de Mireille et ce jour-là il « était en forme » ! Il s'approcha de Mireille, puis plus près, et la coinça contre un mur.

On ne savait que faire pour calmer cet animal très énervé qui mesurait près de deux mètres debout sur les pattes arrière, et qui en rut se pissait littéralement dessus !

Il y avait la vue, et l'odeur, horribles ! Et Mireille qui, désespérée, hurlait et répétait « allez chercher Antonin, allez chercher Antonin » ! Et on a fini par trouver le maître...

Le mégot au coin des lèvres, nonchalant, presque hilare, Antonin est arrivé pour calmer le fauve !

Contrairement à Mireille il ne devait pas voir le danger... mais nous, on a eu très peur.

Les vacances à la ferme cachent toujours quelque chose, et ce quelque chose c'était les marchés où il fallait être à six heures du matin pour vendre les fruits cueillis la veille, plusieurs fois par semaine.

Le soir on préparait la 403 commerciale pour le lendemain : les abricots, les cerises, quelques légumes, les petits fromages confectionnés par Simone, et puis son vin de noix.

Au petit matin, il ne faisait pas plus d'une dizaine de degrés mais ça suffisait pour embaumer la 403.

Les petites places de ces marchés de villages étaient généralement divisées en deux, un côté pour les producteurs, et l'autre pour les revendeurs.

J'ai pu constater que les produits étaient au même prix de part et d'autre, ce qui ne m'a pas permis d'avancer dans la justification du poids des intermédiaires si souvent évoqué.

Mais chut, Antonin m'a vite fait comprendre que le sujet était tabou. Ça eut payé !

Je partais avec Antonin, sans avoir fini ma nuit, pour revenir vers dix heures, dix heures trente.

Au retour je déjeunais de fromage et de charcuteries maison, arrosés de vin que produisait Antonin.

Il m'avait dit : « pour le vin, tu te sers, là-bas dans la réserve ».

Le premier jour je n'avais pas trouvé ce vin rouge très bon et l'avais honnêtement confié à Antonin qui m'avait dit : « mais où l'as-tu pris » ? et je lui montrais l'appentis.

« Malheureux, ce n'est pas mon vin ça, ça c'est celui de la coopérative, le mien est juste derrière ».

Et je me suis régalé pendant trois semaines !

Je traversais la cour de la ferme, fièrement, ma bouteille à la main, tous les deux jours, au moins...

Comme nos enfants, on a beaucoup aimé ces vacances aussi surprenantes qu'inattendues

Ursula a aimé ces vacances, elle aussi. Tellement qu'à la rentrée, enfermée, seule, elle a ruiné un salon et deux portes dès le premier jour de ce qu'elle a pris pour une punition, sans doute.

Pierre Lamaire